

un brave homme, je lui apprendrai ma nouvelle position, et il me donnera de bons conseils. Et toi, où vas-tu, Marcel ?

—Moi, je vais aller chez le vieux Médicis pour lui demander s'il n'a pas de restaurations de tableaux à me confier. A propos, donne-moi donc cinq francs.

—Pourquoi faire ?

—Pour passer le pont des Arts.

—Ah ! ceci est une dépense inutile, et, quoique peu considérable, elle s'éloigne de notre principe.

—J'ai tort, en effet, dit Marcel, je passerai par le pont Neuf... Mais je prendrai un cabriolet.

Et les deux amis se quittèrent en prenant chacun un chemin différent, qui, par un singulier hasard, les conduisit tous deux au même endroit, où ils se retrouvèrent.

—Tiens, tu n'as donc pas trouvé ton oncle ? demanda Marcel.

—Tu n'as donc point vu Médicis ? demanda Rodolphe.

Et ils éclatèrent de rire.

Cependant ils rentrèrent chez eux de très-bonne heure... le lendemain.

Deux jours après, Rodolphe et Marcel étaient complètement métamorphosés. Habillés tous deux comme des mariés de première classe, ils étaient si beaux, si refusants, si élégants, que, lorsqu'ils se rencontraient dans la rue, ils hésitaient à se reconnaître l'un l'autre.

Leur système d'économie était, en pleine vigueur, mais l'organisation du travail avait bien de la peine à se réaliser. Ils avaient pris un domestique. C'était un grand garçon de trente-quatre ans, d'origine suisse, et d'une intelligence qui rappelait celle de Jocrisse. Du reste, il n'était pas né pour être domestique ; et si un de ses maîtres lui connaît quelque paquet un peu apparent à porter, Baptiste rougissait avec indignation, et faisait faire la course par un commissionnaire. Cependant Baptiste avait des qualités, ainsi, quand on lui donnait un lièvre, il en faisait un civet au besoin. En outre, comme il avait été distillateur avant d'être valet, il avait conservé un grand amour pour son art, et dérobaît un grande partie du temps qu'il devait à ses maîtres à chercher la composition d'un nouveau vinaigre supérieur, auquel il voulait donner son nom ; il réussissait aussi dans le brou de noix. Mais où Baptiste n'avait pas de rival, c'était dans l'art de fumer les cigares de Marcel et de les allumer avec les manuscrits de Rodolphe.

Un jour Marcel voulut faire poser Baptiste en costume de Pharaon, pour son tableau du *Passage de la mer Rouge*. A cette proposition, Baptiste répondit par un refus absolu et demanda son compte.

—C'est bien, dit Marcel, je vous le réglerai ce soir, votre compte.

Quand Rodolphe rentra, son ami lui déclara qu'il fallait renvoyer Baptiste. — Le nous sert absolument à rien, dit-il.

—Et si tu n'as, répondit Marcel, c'est un objet d'art vivant.

(A continuer.)

## LE GROGNARD

MONTREAL, 1 MARS 1884.

### Les licences

La désolation règne parmi les commerçants de whisky de Montréal.

Ils ont tous la figure longue comme des journeés sans pain. Ils ont le cœur raclé par la varlope du doute et de l'incertitude. L'action des commissaires est pour eux un point d'interrogation.

Ils connaîtront leur destinée le 26 mars, jour où l'on publiera la liste des 150 aubergistes privilégiés. C'est un jour de dépit, de colère et de rage, jour de désappointement et d'amertume pour le plus grand nombre, *dies amara valde*.

Le propriétaire du plus sale petit bouchon de faubourg croit qu'il est l'homme le plus estimable de son quartier, que son établissement est nécessaire au bien être de ses voisins et qu'il n'y détaille que les liquides les plus purs et les moins pernicieux pour la morale et la santé.

Il dira "raça" au commissionnaire qui s'aviserait d'exprimer une opinion contraire, car tous les gens de sa classe sont de petits saints.

A notre avis 150 auberges sont suffisantes pour Montréal, pourvu que les commissaires accordent des licences à des gens qui les méritent, à des hôteliers qui tiendront des établissements propres et approvisionnés de liqueurs de bon acabit et non de tord-boyaux de térébentine et de jus de pnnaise. Nous avons confiance dans l'impartialité et la discrétion de nos trois commissaires et nous croyons que justice sera rendue à tous les intéressés.

Nous saisissons l'occasion pour donner un conseil prudent à la commission des licences. S'ils le suivent ils s'éviteront des tracasseries et des misères sans nombre. Ce sera de délibérer sur les mérites de chaque requête dans le secret du cabinet et de rendre leurs décisions par la voix des journaux sans tenir une cour ouverte pour entendre les plaidoeries et les doléances des aubergistes dont les droits sont problématiques.

### NOTES DE VOYAGE

Burlington Vt. 17 fév. 1884  
Je suis à Burlington une des villes les plus pittoresques du Vermont, sur les bords du lac Champlain, et je profite des loisirs que me laisse le dimanche pour vous écrire quelques mots sur mon voyage.

J'ai voyagé sur le Central Vermont qui mérite un mauvais point pour la manière dont il traite ses passagers.

Le train qui est parti à 8 30 a. m. de la gare Bonaventure était composé d'un char palais, de wagon de première et d'un fourgon à bagage. Chemin faisant je fus pris d'une véritable soif de mauvais riche. Je constatai qu'il n'y avait pas une fontaine sur le train, pas une goutte d'eau potable. Plus tard j'éprouvai un besoin indéfectible de tirer quelques touches de bon tabac canadien, il n'y avait ni char de seconde classe, ni de char à fumer. Le conducteur me signifia

d'aller allumer ma bouffarde dans le char à bagage où il régnait un froid boréal.

Si je souffrais de la soif et de l'impossibilité de satisfaire ma passion pour le tabac en revanche j'eus le plaisir d'avoir pour voisines deux charmantes demoiselles canadiennes qui venaient de passer le carnaval à Montréal. J'ai pris beaucoup de plaisir à les entendre apprécier les représentations de Mario Aimée et critiquer les toilettes des dames qui y avaient assisté. Elles ne pardonnaient pas à la dame d'un magistrat qui avait poussé l'oubli des convenances au point de porter dans l'Académie de Musique, un casque en seal skin entouré d'un nuage. Elles commirent d'autres médisances que ma discrétion m'empêche de publier aujourd'hui.

A onze heures nous entrâmes dans la gare de St Albans.

St Albans est une jolie petite ville mais elle semble entrer dans une période de décadence, décadence attribuable aux maux qui ont fondus sur le Central Vermont il y a quelques années. Les ouvriers employés dans les ateliers du chemin de fer ne font pas de pleines journées, et les gages sont considérablement baissés, ce qui a été cause qu'un tiers de la population Canadienne Française a cherché du travail dans d'autres villes.

Dans les villes du Vermont, le Canadien a éprouvé le besoin d'américaniser son nom. Les Courchènes s'appellent Cashman, les Bouthillier, Butler, les Léveillé, Levee, les Bonnetterre, Goodground, les Phanoef, Makonine, les Desjardins, Gardner, etc.

A Burlington, les sept-huitièmes des Canadiens-Français qui savent lire ne lisent que l'anglais. Je parle de mes compatriotes élevés dans l'endroit. Règle générale, ils aiment à s'abonner aux journaux français. Il va sans dire que Burlington a fourni un assez fort contingent de souscripteurs au GROGNARD.

Burlington a un évêque catholique. Sa Grandeur Mgr de Goesbriand, dont j'ai entendu dire beaucoup de bien. Tout le monde s'accorde à le proclamer un "perfect gentleman." Monseigneur a une cathédrale qui est l'église paroissiale des Irlandais. C'est un édifice d'une architecture élégante et imposante. Les Canadiens ont leur église en dehors des limites de la ville, sur les hauteurs qui dominent la ville de Winooki, qui est une espèce de faubourg de Burlington.

A Winooki, le ministre protestant, le révérend monsieur Wright, a eu une avanie dimanche dernier. Lorsqu'il s'est rendu à sa messe, il a trouvé les portes de son église fermées. Les syndics de sa congrégation lui ont intimé que son utilité avait cessé dans la paroisse.

Pourquoi ? parce que ce M. Wright, qui est marié et père de cinq enfants, se permettait de conter fleurette aux filles de sa congrégation.

Je n'aime aucunement le menu des hôtels yankees. Le pain est totalement inconnu sur la table, il est remplacé par des "rolls" chauds, des galettes de farine de seigle, de bié d'Inde ou de son.

Les viandes se servent par tran-

ches microscopiques. Il faudrait un dizaine de leur biftecks pour satisfaire un appétit ordinaire.

La citrouille s'y sert sous toutes espèces de formes. Elle paraît sur la table comme légume. La citrouille la citrouille en confitures, en gelée, la citrouille rôtie ou bouillie, paraissent sur la table à chaque repas avec l'immanquable pork and beans. La cuisine française n'est décidément pas en bonne odeur chez les Américains du Nord.

Le grand amusement populaire est le Roller Skating Riuk. Tous les après-midis une foule de jeunes messieurs et de demoiselles envahissent la salle consacré à cette récréation dangereuse. Il ne se passe pas cinq minutes sans que nous ayons le spectacle d'une personne qui prend un billet de parterre, aux grands éclats de rire des spectateurs.

Le Canayen de Burlington a une langue à lui.

En voici un échantillon :

—Nous allons faire une walk dans votre ward. Je vous montrerais une maison où vous pourrez roomer à bon marché. Ça sera cheap de prendre vos meals au restaurant pres de la town-hall. Vous ferez beaucoup d'abonnés parmi les waiters et les waitresses, mais il faudra attendre qu'ils sortent des shops. Si vous avez la chance d'être ici la pay day vous ferez plus de business. Vous prendrez mon nom comme abonné. Je m'appelle Xavier, mais ici on me call Olivier X... On a changé mon nom quand j'étais à l'école anglaise, mon teacher m'a dit qu'il ne pouvait pas dire Xavier, Olivier était plus facile pour lui. Vous savez qu'on avait un journal français à Glen Falls mais il a bursté l'année dernière. On aime beaucoup les journaux par ici.

## Quartier Est

Votez pour l'échevin Armand Prévost.

### Questions et réponses

à l'instar du Monde.

Est-il convenable dans un bal d'aller au souper avec des gants ? — Jules R.....

Réponse. — Oui, mais il n'est pas d'étiquette d'y aller avec des mitaines.

O. P. Q. a demandé samedi dernier au rédacteur du *Star* pourquoi la reine Victoria, d'après une règle d'étiquette sans exception, ne peut accepter un cadeau venant d'un de ses sujets, tel qu'un article de broderie, de toilette, ou un petit travail de jouannerie d'ebenisterie etc. Le *Star* répond qu'il ignore la raison de la sévérité de cette règle. Vous, M. le Grognard, pouvez vous me donner cette raison ?

CURIEX.

Réponse. — Comme de juste, si la Reine acceptait des cadeaux de la sorte, il y aurait des abus, des accidents, voire même des attentats. Un fémur ou un rayonneur lui enverrait pour ses petits enfants une poupée parlante, un cry-baby. Lorsqu'un des enfants lui pressera le ventre, ça ferait jouer un ressort, il se produi-

rait une explosion de dynamite qui démolirait une partie de la famille royale. Un canayen s'aviserait d'envoyer à Sa Majesté une bouteille de liqueur de cerises. La bouteille serait sur le side-board, le Prince de Galles en prendrait quelques verres, et se flauquerait une culotte qui lui donnerait le mal de cheveux pendant deux ou trois jours. Une famille canayenne loyale pourrait expulser au château de Windsor une douzaine de bâtons de tire. Les enfants bourreraient le visage, et laisseraient traîner les morceaux sur les canapés, et les chaises et les sofas. La saloperie serait répandue dans la maison, sans compter qu'il faudrait appeler le docteur pour arrêter les coliques des petits chérubins. Là quelques raisons entre mille militent en faveur du règlement en question.

A. V. — Je me marie la semaine prochaine. Que me conseillez-vous à dire à ma femme, immédiatement entrant dans la chambre nuptiale ?

Réponse. — Vous vous mettra bouches en cœur, avec un papier dans la main, et vous lui direz : "lui pressant la taille entre vos doigts, avec un accent amoureux, *gro, crescendo poco a poco* : A te belle gueule là.

Votre femme, si elle est un peu soit peu instruite vous répondra : C'est à poué, cher, à poué tout se-

Cleanliness is next to godliness, dit un proverbe anglais, emprunté à la bible des Juifs. La propreté est presque une vertu divine.

Le Grognard ou assistant à la messe de sept heures et demi à Notre-Dame, le dimanche a observé quelques filices dans la précipitation de leur toilette afin de ne pas manquer l'office divin, négligent de faire les ablutions ordinaires de la face et du col. Dimanche dernier dans le banc qui était en avant de nous, que nous occupions était une demoiselle de la classe aisée portant un chapeau et un manteau de luxe. Pour conjurer le froid piquant du matin elle portait un épais nuage de laine noire qu'elle laissa tomber en s'agenouillant dans son banc. Lorsqu'elle se fut assise nous qui étions à genoux en arrière d'elle, nous avons observé qu'elle avait oublié de se passer de l'eau dans le cou et les oreilles, car il y avait des agrégations de crasse vraiment désolantes. Pourquoi cette négligence ? Est-ce que cette demoiselle, si elle était obligée de faire une visite à sept heures du matin à ses amies, ne prendrait pas la précaution de s'astiquer un peu proprement ? Le Grognard croit avec raison que quelle que soit l'heure du matin, une jeune fille allant à la messe basse doit être mise avec autant de propreté que pour la grand'messe.

Avis à la jeune personne qui se trouvait devant nous à Notre-Dame dimanche dernier.

A l'enterrement d'un cocher : Un des collègues du défunt prend la parole et termine son allocution par cette phrase émue, le comble de l'élogisme pour un spécialiste :

—Messieurs, Dabinou laissera le souvenir d'un cocher modèle... Il était galant avec les dames et poli avec les chevaux !

## Quartier Est

Votez pour l'échevin Armand Prévost.